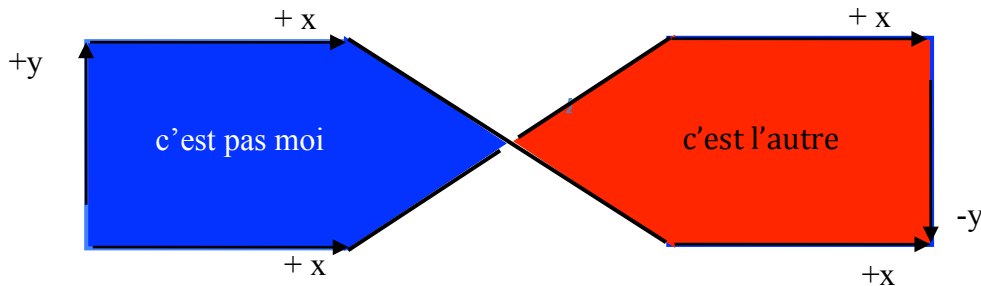


Richard Abibon
Surface d'empan du nœud borroméen

Ceci est une tentative de trouver une correspondance entre la théorie des surfaces, notamment la bande de Moebius, et celle des nœuds par le biais de la surface d'empan.

Voici le croisement obtenu par la torsion d'une bande de papier, c'est-à-dire l'inversion de la dimension y en $-y$, et l'inversion de la dimension z en $-z$ (troisième dimension, le dessus-dessous) :



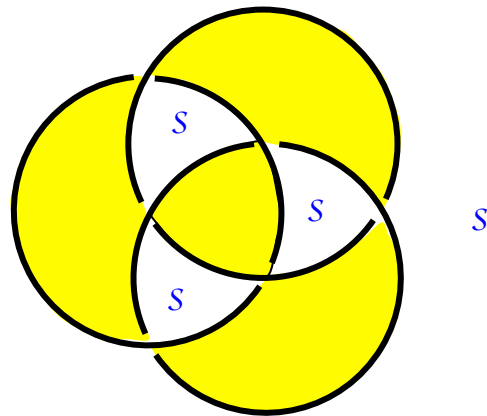
On constate que le bord du haut passe en bas tandis que le bord du bas passe en haut, tout en passant dessous le précédent, exactement comme s'il s'agissait d'un croisement de ficelles. Dans le même temps, l'opération de torsion a fait apparaître le dessous de la feuille de papier. C'est l'autre face, celle dont, habituellement, je ne veux rien savoir, l'attribuant éventuellement à l'autre. C'est le lapsus, le symptôme, le rêve, l'hallucination : bref une formation de l'inconscient se manifestant sous cette forme de retour du refoulé. Car le sujet, bien sûr, se trouve toujours dans cette position de lecteur, toujours lisant une seule face, l'autre devant être retournée pour lui apparaître, d'abord sous cette forme manifeste, puis moyennant une autre torsion, sous sa forme latente par le biais de l'interprétation. Ce qui permet ces inversions, c'est le trou de la troisième dimension, celui qui est autour de la feuille de papier.

Ce dernier n'est pas dans l'écriture. Il est néanmoins symbolisé par un vide dans l'écriture, un blanc à l'extérieur des bords, et par la torsion, lieux où les bords, se croisant, laissent lire d'une côté, le dessus, de l'autre le dessous. Voilà qui autorise de lire cette figure comme une métaphore de la castration : le trou est à l'extérieur de l'écriture, réel ; il ex-siste, mais il n'est pas comme tel dans l'écriture, où il apparaît cependant à l'état symbolisé. L'interruption du trait passant dessous, au centre, en est la plus lisible « écriture », justement parce qu'à cet endroit, l'écriture s'interrompt d'un vide : on ne peut pas écrire ce qui ex-siste à l'écriture, le réel du trou. Voilà pourquoi ce qui est *impossible*, la présence réelle du trou dans l'écriture, fait retour par une interruption de cette dernière : un *inter-dit*.

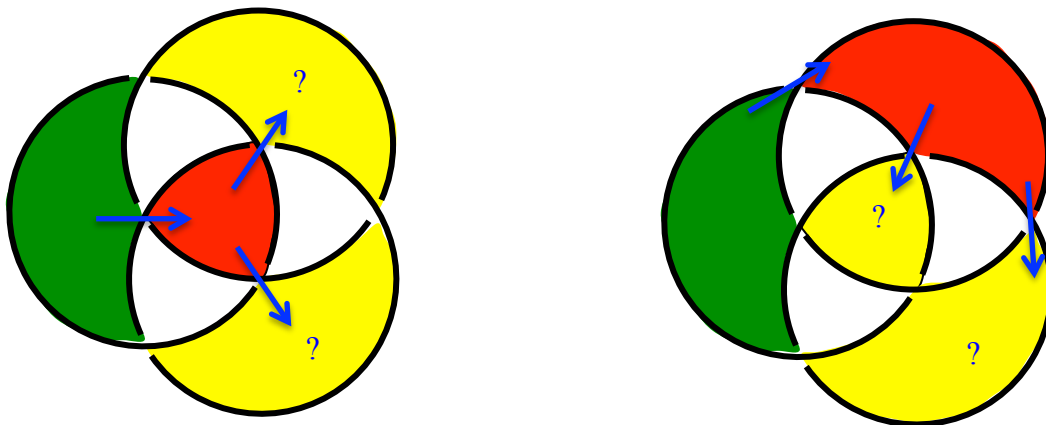
Appliquons cela à l'écriture du nœud borroméen.

On pose l'axiome suivant : les zones délimitées par le contour des traits représentant les ficelles seront systématiquement alternées en surfaces et trous. Ainsi, on tient compte des dernières définitions de Lacan faisant du trou le symbolique et de la surface, l'imaginaire, le réel étant ce qui ex-siste à la représentation, et qui n'est donc pas représenté dans le dessin. Les croisements de ficelles seront considérés comme des torsions de la surface, c'est-à-dire, le lieu où nous passons de dessus à dessous, opération autorisée par le trou.

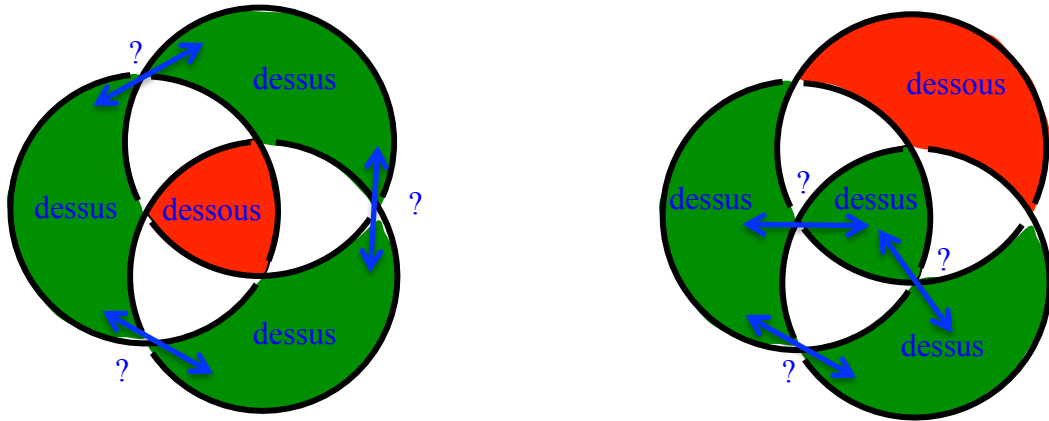
Nous faisons alterner surface et trou :



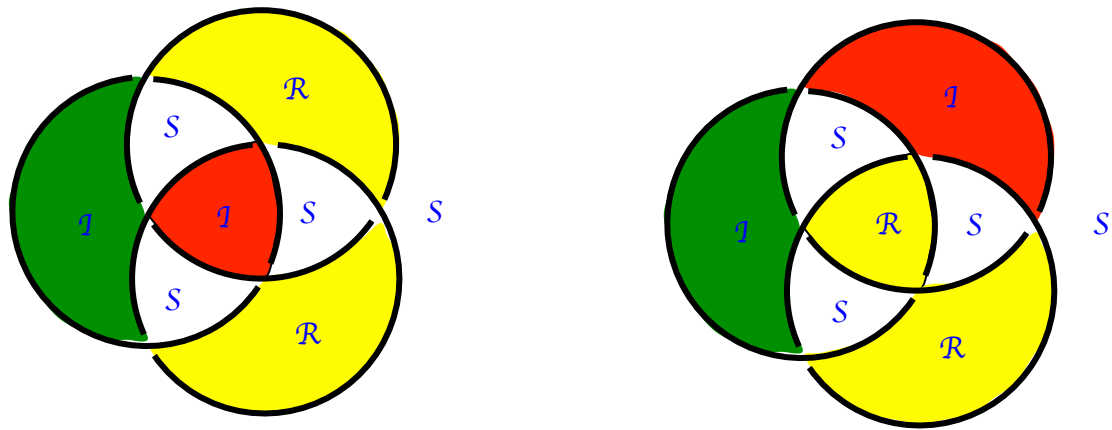
Jusque-là pas de problème. Considérons alors les croisements comme des torsions ce qui nous oblige à orienter les surfaces ; de part et d'autre d'une torsion nous devons trouver ici, un dessus (bleu) et là, un dessous (rouge). On voit tout de suite qu'on ne peut pas aller bien loin dans l'orientation, car des conflits logiques se présentent aussitôt, quel que soit l'ordre dans lequel on chemine :



Partant de la zone de gauche, que l'on va décider « dessus », donc verte, et franchissant une première torsion vers le centre, nous devons donc nommer la zone suivante « dessous » et la colorier en rouge. Deux possibilités se présentent alors : continuer vers le haut, ou vers le bas. Dans ces deux cas, et dans le sens de notre cheminement, nous devrions noter à nouveau « dessus », et colorier ces deux zones en vert. Or, c'est interdit, car alors nous aurions une zone verte en haut et en bas s'opposant à la zone verte de gauche d'où nous étions partis : du point de vue de cette zone, et si nous étions partis vers le haut et vers le bas au lieu de partir vers le centre, ces deux zones devraient être « dessous » et donc rouge :

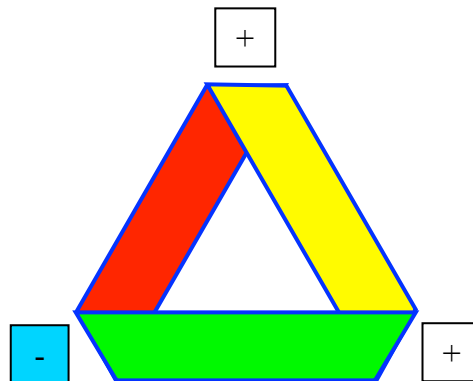


Etant à la fois rouge et verte, à la fois dessus et dessous, nous sommes contraints de ne pas choisir et de laisser ces zones dans leur couleur d'origine « jaune » :



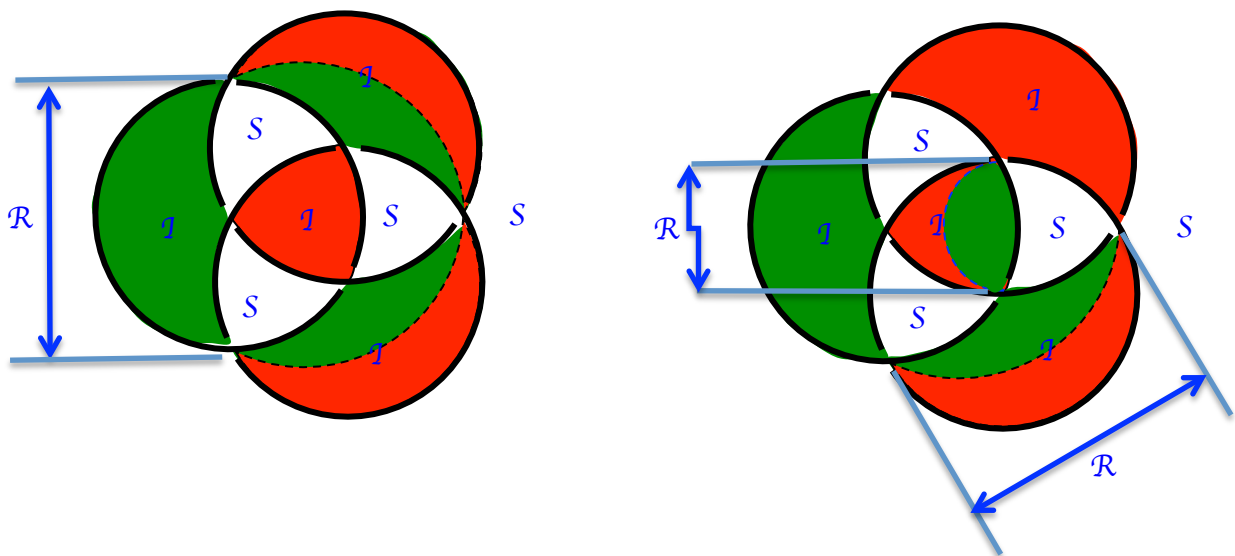
Voilà une excellente image de la logique de l'appareil psychique : rencontrant une contradiction (dessus = dessous), le jugement conscient s'arrête et laisse subsister les deux options dans l'inconscient. L'indéfini de ces deux zones rejoint alors l'infini originaire, celui où toutes les zones étaient jaunes. C'est ainsi que nous pouvons appeler cette indétermination originaire, avec Freud, le refoulement originaire, et avec Lacan, le Réel. C'est donc bien après-coup, après fonctionnement du symbolique et de l'imaginaire, que nous pouvons dire : il reste de zones désorientées, dont nous ne pouvons rien dire, que nous nommons par défaut « le Réel », étendant par conséquence logique cette nomination à l'indétermination antérieure.

C'est ainsi que nous retrouvons la logique de la bande de Moebius :



Si on prend en compte le concept de Lacan d'un objet a , on ne peut que le situer dans ces zones jaunes qui restent désorientées¹. Ce concept représente dans la théorie ce qui reste inorientable dans la pratique, c'est-à-dire impossible à représenter. C'est l'objet cause du désir, en tant qu'il cause justement le désir de s'orienter, c'est-à-dire de rentrer en possession de ces zones dans lesquelles toute possession s'avère impossible. Plus exactement, c'était impossible au départ, avant qu'on ait fait fonctionner la machine symbolique. Ensuite, ça devient interdit, car la machine symbolique a posé des conventions qu'on ne peut plus rejeter. Ainsi l'interdit se projette-t-il après-coup sur l'impossible des origines, tout comme dans l'Œdipe qui, de sa loi interdictrice sur la mère, projette sur l'« avant », la perte première impossible à récupérer, de la Chose, au moment de l'entrée dans la loi du langage.

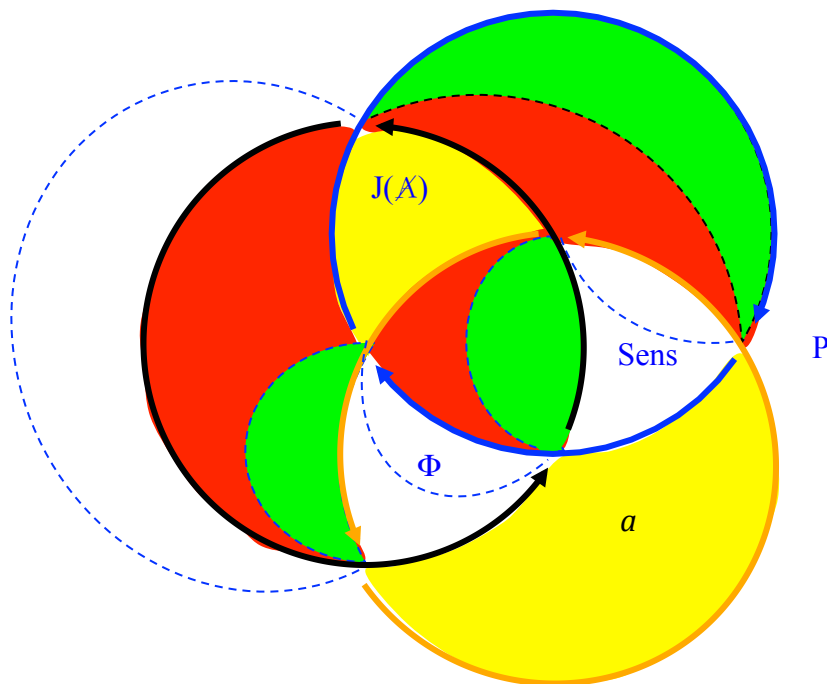
On peut alors développer le modèle avec un algorithme complémentaire qui va permettre de montrer comment le sujet se divise, acceptant le compromis d'une double possibilité pour venir à bout des contradictions. Chaque torsion qui nous met devant une contradiction va nous entraîner à tenter de couper la zone litigieuse en deux : l'une des parties va rester conforme à la logique des dessus-dessous, au prix du refoulement de l'autre partie.



Ce compromis est-il acceptable ? D'un côté il le faut bien, de l'autre, nous voyons se dessiner, dans l'écriture de gauche, l'amorce en pointillés d'un nouveau cercle, celui de la coupure, qui ne se referme pas. Nous rencontrons ici la théorie freudienne de la pulsion de mort, lacanienne du symbolique : ce cercle appelle sa fermeture, la coupure appelle sa recoupe. Cette ouverture est la trace dans l'écriture du refoulement originaire. Plus aucune surface n'en témoigne, mais cette absence de fermeture, oui. Il ne s'agit plus d'un trou symbolique, conforme à la définition que nous avons adoptée à la base, mais d'une coupure qui ne se referme pas, *l'acoupure*. Cette absence de recoupe empêche de faire trou. Nous ne pouvons donc l'appeler trou, comme l'avait fait Lacan en présentant son schéma I comme l'effet d'un trou *dans* le symbolique secondé d'un trou *dans* l'imaginaire, mais nous pouvons l'appeler *la trace du Réel* dans l'écriture. La définition ultérieure, par Lacan, du symbolique *comme* trou, que je promeus ici, est évidemment en contradiction avec celle-là.

¹ L'objet a chez Lacan dispose de définitions nombreuses et souvent floues. J'en ai choisi une afin de http://une-psychanalyse.com/remplacement_du_phallus_par_l_objet_a.pdf ainsi que mon livre : *Abords du Réel*, <https://www.youtube.com/watch?v=8ftoyqKpBQ>

Dans l'écriture de droite, c'est un peu plus compliqué : nous avons deux amorces de cercles de coupure qui ne se recoupent pas. Pouvons-nous inventer un algorithme qui nous permettrait à la fois de faire se rejoindre ces deux cas de figure, et de boucler le cercle de la coupure ? Oui, en imaginant de retourner chaque rond autour des deux autres formant axe de rotation. J'ai déjà développé cet algorithme en de nombreux articles, dont le plus clair est sans doute « Structure du nœud borroméen ». Je propose de considérer ces déplacements nécessitant le passage dans la troisième dimension comme une métaphore du passage de l'écriture (mémoire) à la parole, puis de la parole à l'écriture. Seule la parole, en effet, se situe dans la troisième dimension, en tant que Une dimension temporelle du processus énonciatif. En appliquant cet algorithme six fois, c'est-à-dire en retournant chaque rond successivement dans leur ordre deux fois, on parvient à faire se recouper la coupure. Par contre, il apparaît à nouveau deux zones dans lesquelles la coupure ne passe pas ; nous devons les laisser dans le jaune de l'indétermination, qui écrit la présence du refoulement originaire dans la structure. Cela donne ceci :



On remarque aussitôt que l'algorithme proposé se démarque du choix de Lacan de poser son objet a dans une seule zone au centre. C'est un choix *idéologique* de sa part: l'objet a étant central dans sa théorie, il le situe au centre du nœud borroméen. Mais la pratique *logique* de l'écriture du nœud nous oblige à une autre démarche et une autre découverte : nous voilà devant deux zones désorientées au lieu d'une. Pour nous raccrocher cependant à la théorie de Lacan, nous pouvons nommer l'une d'elle « a » et l'autre : « $J(A)$ », la jouissance de l'Autre, continent tout aussi noir, terre tout aussi inconnue, inorientable, indéfinissable, sauf qu'attribuant à l'Autre d'« avant » cette capacité de jouir de toute Chose.

Ces deux zones inorientables contribuent à l'orientation des autres zones à l'aide des zones de trou, au nombre de trois : le phallus, le sens et le Nom-du-Père, ce dernier étant le trou extérieur à la figure.

João Pessoa, Brésil 01/01/13